Jan Guillou

Les Dandys de Manningham

roman traduit du suédois par Philippe Bouquet



Le siècle
des grandes aventures II

ACTES SUD

"LETTRES SCANDINAVES"
série dirigée par Hege Roel-Rousson

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tandis que *Les Ingénieurs du bout du monde* invitait à vivre les innovations techniques du début du siècle à travers les aventures d'Oscar et de Lauritz, *Les Dandys de Manningham* se situe dans le monde des beaux-arts à l'époque du Bloomsbury Group. À l'issue de ses études en génie civil à Dresde, Sverre, le troisième fils de pêcheur norvégien, s'enfuit à Londres avec son jeune amant, Albert. Ce dernier vient d'hériter du titre de comte de Manningham à la suite du décès de son père, et doit désormais s'acquitter de son devoir familial et veiller au bon fonctionnement de son grand domaine dans le Wiltshire. Au lendemain des poursuites à l'encontre d'Oscar Wilde, l'heure n'est pas encore à l'acceptation et les deux amoureux sont contraints de tromper les apparences au sein de l'aristocratie anglaise. C'est parmi les artistes libertins du Bloomsbury Group que le couple découvre la joie de pouvoir donner libre cours à son amour et à sa vie intellectuelle. Dans ce monde à part, les conventions de la bienséance sont balayées d'un revers de main au profit de la stimulation artistique et culturelle. Là, le talent de Sverre pour la peinture s'épanouit enfin. Et personne ne semble deviner que de menaçants nuages obscurcissent déjà l'horizon. Comment imaginer le sombre sort qui attend le monde d'art et de beauté dans le sillon de la Grande Guerre ?

JAN GUILLOU

Jan Oscar Sverre Lucien Henri Guillou, né en 1944 à Södertälje, est l'un des plus célèbres écrivains et journalistes suédois. D'origine française par son père breton, il est l'auteur d'une quarantaine de livres, et ses œuvres ont été traduites en plus de vingt langues. La série "Le Siècle des grandes aventures" est à ce jour son projet littéraire le plus ambitieux. Le premier volet de cette série, Les Ingénieurs du bout du monde*, est paru chez Actes Sud en 2013.*

DU MÊME AUTEUR

LA FABRIQUE DE VIOLENCE, Manya, 1990 ; Pocket, 1992 ; Agone éditeur, 2001.
LA MONTAGNE DES DIEUX, Manya, 1992.
TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 1. Le chemin de Jérusalem, Agone éditeur, 2007.
TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 2. Le chevalier du Temple, Agone éditeur, 2007.
TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 3. Le royaume au bout du chemin, Agone éditeur, 2008.
L'HÉRITAGE D'ARN LE TEMPLIER, Agone éditeur, 2011.
LES INGÉNIEURS DU BOUT DU MONDE, vol. 1. Le siècle des grandes aventures, Actes Sud, 2013.

Illustration de couverture : © J. C. Leyendecker

Titre original :
Dandy
Éditeur original :
Piratförlaget, Stockholm
© Jan Guillou, 2012
publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03853-3

JAN GUILLOU

Les Dandys de Manningham

"Le siècle des grandes aventures"
Volume II

roman traduit du suédois
par Philippe Bouquet

ACTES SUD

I

UN AUTRE MONDE
(Wiltshire – juin 1901)

Si Sverre ne nourrissait guère d'appréhension, c'était surtout parce qu'Albie était toujours resté très vague quand il parlait de son foyer, dans le Wiltshire, se contentant d'évoquer de temps en temps "la maison", "les terres" et l'élevage des ovins. Tout cela, et surtout les moutons, faisait penser à une ferme norvégienne de quelque importance.

Dans le train qui les emmenait vers Salisbury, Albie avait eu une dernière occasion d'éclaircir certaines choses. Au lieu de quoi, ils s'étaient lancés dans une discussion assez animée sur la façon la plus efficace de mettre à profit leurs connaissances pour améliorer le principal réseau de communications de l'Angleterre, à savoir les chemins de fer. Ingénieurs diplômés frais émoulus de Dresde, ils disposaient de la meilleure formation au monde dans le domaine de la technique et, maintenant que s'ouvrait devant l'humanité un nouveau siècle au cours duquel l'évolution entraînerait de tels progrès que cette barbarie qu'était la guerre serait tout bonnement impossible – car ils avaient encore en tête les rayonnantes visions d'avenir que le directeur de leur école leur avait brossées dans son discours, le jour de la remise des diplômes –, l'essentiel de la responsabilité reposerait sur les gens comme eux. La technique des temps nouveaux allait bouleverser l'existence humaine. Rien n'était impossible, alors pourquoi ne pas se mettre dès à présent à imaginer de rapides améliorations de la circulation ferroviaire ?

Sverre étant spécialisé dans ce domaine et Albie dans celui des machines, ils étaient tout désignés pour cela.

Albie étendit les bras au-dessus de sa tête et s'étira de façon à la fois paresseuse et voluptueuse – étant les seuls occupants du

wagon de première classe, il n'avait pas à se gêner – et posa la question à sa manière bien à lui en levant l'index droit.

"Qu'est-ce qui est le plus désagréable ? Commençons par là. Que convient-il d'améliorer en priorité, quelle est la première chose qui vient à l'esprit ?

— La suie, répondit Sverre en désignant sa manchette avec une moue de dégoût. J'ai mis une chemise blanche propre avant de monter à bord du *Coburg*, ce matin, et j'ai peur de ne pouvoir la porter pour le dîner. Sans compter le bruit et les cahots, ainsi que l'allure très réduite à laquelle nous avançons."

Albie réfléchit une seconde avant d'opiner du chef. Aucun doute : il y avait des problèmes à résoudre sans tarder.

Ils commencèrent par le pire d'entre eux, la suie. Surtout par une chaude journée comme celle-là, au cours de laquelle on aime pouvoir laisser au moins une fenêtre ouverte. La locomotive était actionnée par une machine à vapeur chauffée au charbon, dont la fumée était vraiment très désagréable. Il n'y avait que deux remèdes possibles. Ou bien on installait une sorte de filtre permettant de purifier les rejets, ou alors, solution plus radicale, on changeait de moyen de propulsion. Les automobiles apparues récemment utilisaient pour cela des produits pétroliers. Ce mode de combustion dégageait lui aussi des saletés, mais elles étaient négligeables en comparaison de celles de la fumée des locomotives. Théoriquement, il devait être possible de remplacer les machines à vapeur de ces dernières par des moteurs à combustion élaborés à partir de ceux des automobiles. La véritable difficulté résidait ailleurs, à savoir dans le coût de l'opération, puisque le charbon était quasiment gratuit, en Angleterre.

D'un autre côté, dans une machine à vapeur, quatre-vingt-dix pour cent de l'énergie était perdue, comme l'avait noté Rudolf Diesel dans sa thèse : *Theorie und Konstruktion eines rationellen Wärmemotors zum Ersatz des Dampfmaschine und der Heute bekannten Verbrennungsmotoren*. C'était autant d'argent jeté par les fenêtres, pouvait-on dire. Alors que le nouveau moteur de Rudolf Diesel fonctionnait, au moins dans sa version expérimentale, à l'huile d'arachide. Son approvisionnement en quantité suffisante était certes plus problématique que celui du charbon mais, d'un autre côté, ce n'était pas une ressource périssable et,

en outre, elle était plus propre et meilleure pour la santé. Alors : des moteurs Diesel ?

Ou bien l'électricité ? se demanda Sverre propre et silencieux. Les rejets seraient alors concentrés dans le voisinage des centrales produisant cette forme d'énergie. Et il serait plus facile d'imaginer des systèmes destinés à filtrer les particules, dans ce cas-là.

Ils s'attaquèrent aussitôt au problème des moteurs électriques. Il n'en existait aucun, pour l'instant, qui fût en mesure de développer assez d'énergie pour actionner un train entier, mais peut-être était-ce dû à des raisons autres que techniques, par exemple à l'absence de demande, puisque nul n'avait encore envisagé ce besoin. Mais la technique existait et la développer ne devrait pas être un défi insurmontable. Le plus délicat serait d'acheminer cette source d'énergie depuis son lieu de production jusqu'aux locomotives qui les utiliseraient. On avait pourtant déjà mis au point des lignes électriques et des transformateurs et on pouvait partir de là. Dans ces conditions, pourquoi ne pas imaginer un troisième rail, alimenté en électricité, d'où la machine puiserait l'énergie au moyen d'un embout en forme de ski fixé en dessous d'elle ?

Non, l'idée n'était pas excellente. Sans parler de l'usure purement métallique due au frottement du ski sur le rail – et du grincement, autre désagrément, sonore celui-là –, tirer une ligne à haute tension sur le sol à travers toute l'Angleterre risquait d'entraîner chaque année la perte de centaines de milliers de têtes de bétail et la mort de dizaines de milliers d'enfants.

C'est Albie qui formula cette objection dévastatrice.

Sverre, lui, se contenta de conclure, avec un soupir, qu'on était donc bien obligé d'envisager une alimentation en électricité par voie aérienne, dans ce cas.

Ils laissèrent là le problème de la propulsion et passèrent à celui du bruit et des cahots, lesquels étaient dus, naturellement, aux joints entre les rails. Comment y remédier ?

C'était le domaine de Sverre. Dans les pays à fortes variations de température, expliqua-t-il, on était obligé de ménager d'importants espaces de dilatation entre les rails, du fait que le métal, et en particulier le fer, se dilate sous l'effet de la chaleur et se contracte sous celui du froid, loi naturelle impossible à contourner. La seule façon d'y remédier serait de fabriquer des roues dans un

matériau plus souple : l'or, par exemple, pourrait être une solution satisfaisante, s'il n'était aussi sensible à l'usure – sans compter d'autres inconvénients encore plus évidents. Des roues en caoutchouc, comme sur les automobiles, s'useraient encore plus rapidement. Mais ne pourrait-on trouver un moyen d'utiliser ce nouveau produit caoutchouté à l'intérieur des roues des wagons et non au contact direct des rails ? Ceci permettrait d'absorber notablement le choc causé par les joints. Alors : des roues en caoutchouc recouvertes de métal ?

Ils éclatèrent de rire et abandonnèrent la partie. Le train approchait de Salisbury. Ils étaient sur le seuil d'une nouvelle vie.

*

La dernière fois que Sverre avait hésité, c'était juste avant de monter à bord de la malle-poste, à Anvers. En toute honnêteté, c'était à ce moment, alors qu'il avait l'Angleterre en face de lui – mais pas avant –, qu'il avait franchi son Rubicon personnel.

Il avait déployé de gros efforts pour ne pas révéler ses doutes en présence d'Albie. Mais c'était toujours très facile, quand ils se regardaient dans les yeux : le beau regard d'Albie, ironique, intelligent, à la fois quémandeur et impérieux, balayait toutes les réticences. À cela s'ajoutait le sentiment presque aussi enivrant de vivre une époque de technique nouvelle et de paix qu'ils allaient conquérir ensemble et où tout serait possible. À eux deux, ils déplaceraient des montagnes, pas seulement au sens figuré mais aussi au sens propre, éventuellement, par exemple pour creuser un canal.

C'était l'un des aspects de la question et de beaucoup le plus incitatif.

Mais cela ne rendait pas l'autre moins pénible. Car il ne pouvait nier avoir trahi. À commencer par la Norvège, pour aller à l'essentiel, et avant tout la société de bienfaisance La Bonne Intention, de Bergen, qui lui avait permis, ainsi qu'à ses frères Lauritz et Oscar, d'acquérir une éducation que les trois orphelins d'un pêcheur d'Osterøya qu'ils étaient n'auraient jamais pu se procurer tout seuls. Il aurait été plus normal qu'ils restent apprentis cordeliers chez *Cambell Andersen* et finissent par y occuper un emploi d'ouvrier, ni plus ni moins.

Or le hasard avait voulu que, telle la bonne fée des contes au moyen de sa baguette magique, ce bienfaiteur leur ait procuré l'accès au monde du savoir. Ce n'était pas seulement un billet de première classe vers les sommets de la société. Ils auraient en effet pu devenir riches dès la fin de leur première année d'études. Les propositions en matière d'emploi et de salaire qui leur avaient été faites lors de la remise des diplômes, à Dresde, étaient assez éloquentes à ce sujet.

Mais l'éducation dont ils avaient bénéficié entraînait également une dette. Et c'était d'elle qu'il avait omis de s'acquitter, comme s'il s'était agi d'une vulgaire note de restaurant. Et, ce faisant, il s'était déchargé de sa responsabilité sur ses frères sans même évoquer la chose avec eux. C'était impardonnable.

La discussion entre eux n'aurait certes pas mené bien loin. Lauritz était un grand frère qu'on avait de bonnes raisons d'admirer, à cause de la discipline de fer qu'il s'imposait, des efforts qu'il déployait pour devenir le meilleur pistard d'Europe, et de sa volonté inébranlable de sortir major de sa promotion. Rien ne pouvait venir à bout de sa détermination et il s'imposait des heures entières d'études même lorsqu'il était totalement épuisé par ses séances d'entraînement.

Cela le rendait assez impressionnant, même pour un frère. Lauritz n'aurait jamais laissé quelque chose d'aussi trivial que l'amour se mettre en travers de l'honneur. Or, sur ce point, il n'avait jamais régné le moindre doute. Tous trois devaient retourner à Bergen et travailler comme des esclaves, là-haut dans la montagne, dans la glace et la tempête, pour un salaire à peine plus élevé que celui d'un poseur de rails. Et cela pendant cinq ans, c'est-à-dire la même durée que celle de leurs études.

Par la suite, quand ils auraient la trentaine, de belles possibilités s'offriraient à eux, ils avaient souvent plaisanté à ce sujet et inventé une firme de génie civil, à Bergen, qui porterait le nom de Lauritzen, Lauritzen et Lauritzen. À quarante ans, ils connaîtraient tous trois le bonheur bourgeois et la respectabilité, avec femme et enfants, chacun dans sa belle maison au cœur de la cité. C'était la route qui leur avait été tracée et rien ne devait les en détourner, surtout pas des considérations sentimentales. Pour Lauritz, les sentiments violents étaient le signe d'un manque de virilité et de rien d'autre.

Mais il aurait été vain de tenter de faire comprendre à quelqu'un d'aussi buté dans ses principes qu'il existait des sentiments tellement forts qu'ils balayaient les idées les plus arrêtées, surtout s'ils étaient une abomination aux yeux de Dieu – car il croyait hélas en Dieu, en sus de tout le reste. Il aurait refusé ce genre de raisonnement avec dégoût et leurs adieux auraient été affreux. Sverre avait donc eu raison d'agir comme il l'avait fait et de prendre lâchement la fuite.

C'était étrange que des frères puissent être à la fois aussi semblables et aussi différents. À Dresde, nul ne s'y était jamais trompé. En les voyant, chacun disait : voilà les trois frères Vikings norvégiens. Ils étaient à peu près aussi grands l'un que l'autre et aussi larges d'épaules. Ils avaient tous trois des cheveux d'un blond tirant sur le roux et, les premières années, ils portaient les mêmes moustaches, avant que Sverre ne cesse de se raser, pour des raisons d'ordre politique.

Et pourtant, comme ils étaient différents, au fond. Les deux aînés ne misaient pas un liard sur l'art et la musique alors que, pour Sverre, c'était la moitié de l'existence. Il était capable de déceler de la beauté sur un simple plan, dans l'arc d'un pont jeté audacieusement par-dessus un gouffre sur le Hardangervidda, voire dans l'élégance d'une équation. Alors que Lauritz et Oscar étaient incapables de distinguer un Gustave Doré – dont le motif aurait pourtant dû leur être familier – d'un Claude Monet, et la seule musique susceptible de capter leur attention était la plus simple de toutes, celle qui ne visait qu'à divertir, par exemple une fanfare, un dimanche après-midi, dans un parc.

Pourtant, Sverre estimait qu'il n'avait pas à critiquer les goûts de ses frères, qu'ils partageaient avec la plupart de leurs semblables. Il se trouvait simplement qu'il avait reçu un don qui ne leur était pas échu, pour leur part. Mais le plus étrange était que, alors qu'ils avaient sans aucun doute les mêmes parents, avaient été élevés de la même façon et avaient été soudés par plus de dix années d'études en commun, ils aient pu devenir aussi différents. Lauritz pédalait comme un forcené, dès qu'il avait un moment de libre, Oscar ne pensait qu'à tirer au fusil et, chaque dimanche, il partait à l'exercice avec la compagnie des francs-tireurs de Dresde. On aurait pu penser qu'il finirait par trouver ce genre d'occupation

un tantinet monotone, mais non. Son seul autre centre d'intérêt – qui avait trait à la nuit et aux débits de boissons, mais sur lequel il était plus discret – était plus compréhensible.

Et pourtant, ils s'étaient aimés comme des frères pendant toute leur vie, du moins jusqu'à tout récemment. Jusqu'à ce que le benjamin trahisse ses deux aînés.

Maintenant, Lauritz et Oscar trimaient sur le Hardangervidda. Il n'était pas difficile d'imaginer le genre d'existence qu'ils menaient, peut-être pas trop dure encore à un moment tel que celui-ci, au mois de juin, mais qui le serait par la suite. Une année, pendant les grandes vacances, alors qu'il faisait un temps magnifique, juste après la fenaison, ils étaient partis d'Osterøya, tous les trois, et étaient allés marcher pendant trois semaines dans la montagne pour se faire une idée de ce qui les attendait dans la partie supérieure du chantier de la voie de chemin de fer, pas encore entamée. C'était la plus difficile de toutes et ce serait leur lot, une fois qu'ils auraient quitté Dresde. En été, le Hardangervidda offrait un paysage d'une beauté magique, avec des couleurs comme on n'en voyait nulle part ailleurs. Il y avait réalisé une série de dessins et même quelques aquarelles. Mais, avec un minimum d'imagination, il n'était pas difficile de recouvrir tout ce paysage d'une couche de neige que le vent faisait tourbillonner et de concevoir des températures de l'ordre de moins trente-cinq degrés. Toute cette beauté se transformait alors en enfer.

La ligne de Bergen était sans aucun doute le projet le plus ambitieux que la Norvège ait jamais conçu dans le domaine de la technique. C'était une entreprise colossale mais aussi une bonne métaphore du XXe siècle en tant que paradis de la science. Tout cela était bel et bon. Or, le travail n'avait rien de très complexe ni de sophistiqué, sur le plan pratique, et se résumait surtout à un labeur très dur physiquement, voire presque inhumain. C'était plus une prouesse athlétique qu'un défi à la science du génie civil. Mais peut-être était-ce injuste et facile à dire pour quelqu'un que sa conscience ne laissait pas en repos.

Là-haut, Lauritz et Oscar affrontaient maintenant les éléments déchaînés. Alors que leur lâcheur de jeune frère prenait du bon temps dans le milieu des beaux-arts de Paris – Albie et lui y avaient séjourné deux jours alors qu'ils étaient en route pour Anvers – et

sous les vertes frondaisons du Sud de l'Angleterre, avec ses douces collines et ses scènes pastorales.

Peut-être même était-ce le rapport qu'ils entretenaient avec l'art qui était la cause du gouffre infranchissable qui s'était creusé entre les trois frères. Ils avaient mené la belle vie, chez Frau Schultze, mais sans le moindre superflu et sous une férule très stricte. Tous les trimestres, l'université envoyait à Bergen un rapport dans lequel les résultats des frères Lauritzen étaient scrutés à la loupe. À la suite de cela, leur compte à la Deutsche Bank d'Altstadt était approvisionné le jour dit. Ils n'étaient pas malheureux, loin de là. Mais l'argent venu de Norvège ne leur permettait pas de se livrer à des extravagances. Ils étaient bien habillés, bien logés et bien nourris, point à la ligne.

Par la suite, Lauritz avait commencé à remporter des prix, sur son vélo de course, mais il les avait répartis de façon très stricte, gardant la moitié pour lui et ses frères et envoyant l'autre à La Bonne Intention, à Bergen, alors que celle-ci n'aurait jamais eu l'idée de la lui réclamer, car elle n'en avait même pas connaissance.

Pour sa part, tout avait commencé lorsque Frau Schultze lui avait demandé de décorer le chambranle de la porte de la grande salle à manger, où l'on prenait le dîner, le dimanche, s'il y avait plus de quatre invités. Bien entendu, elle souhaitait que ce soit dans le "style viking" et il pouvait difficilement s'y refuser. Il lui avait fallu quatre jours pour effectuer ce travail et cela lui avait coûté un échec à un examen sans grande importance qu'il avait heureusement pu rattraper par la suite.

De même que le reste de l'Allemagne, semblait-il, les hôtes dominicaux de Frau Schultze étaient toqués des Vikings et admiraient sans restriction tous les motifs issus de l'Antiquité nordique. Les choses s'étaient donc enchaînées. Les premières commandes avaient été rémunérées assez chichement et il s'était vite lassé de répéter machinalement ce qui avait certes été une de ses passions de jeunesse, à Osterøya, quand il gravait divers ornements sur les murs de la vieille maison. Il avait alors renâclé, prenant ses études comme prétexte, et les prix avaient monté de façon spectaculaire, déjà pour les travaux très simples, mais plus encore pour les plus sophistiqués, le summum étant atteint par des motifs noirs en relief sur fond doré.

Bien entendu, il avait partagé cet argent avec ses frères, mais pas avec La Bonne Intention. Curieusement, Lauritz ne lui avait jamais fait la moindre remarque à ce sujet.

Le résultat de ces travaux d'artisanat imprévus avait été que, à partir de la troisième année, ils n'avaient jamais été à court d'argent, bien qu'ils se soient mis à dépenser de plus en plus en vêtements à la mode. Et il prenait autant de plaisir à habiller ses frères de façon à ce qu'ils éclipsent tous leurs camarades d'études qu'à passer des commandes pour lui-même, chez le tailleur.

Peut-être était-ce ce goût des vêtements qui, plus que toute autre chose, l'avait rapproché d'Albie. À Dresde, il y avait un contingent assez important d'étudiants anglais, on disait même qu'ils étaient plus nombreux que ceux de toute autre région d'Allemagne, à part la Saxe, peut-être. En effet, l'Allemagne et la culture allemande étaient subitement devenues à la mode, ces dernières années, en Angleterre, et les étudiants de ce pays en administraient chaque jour la preuve car leur admiration pour tout ce qui était germanique était manifeste, parfois même exagérée. Pourtant, la plupart d'entre eux s'habillaient plus à l'anglaise qu'à la mode continentale, même si la différence était minime.

Pour aller au concert ou à l'opéra, on se mettait bien entendu sur son trente et un, c'était normal et cela faisait partie du plaisir. Mais un frac n'est jamais qu'un frac et n'offre guère matière à fantaisie. Si, en revanche, on allait aux soirées du club artistique et musical, le défi était plus difficile à relever, car il s'agissait de se donner en toute simplicité un air élégant, ce qui était bien plus difficile. En général, les Anglais optaient pour le smoking, tenue que Sverre estimait dépourvue d'imagination. Ce n'était guère qu'un frac en plus modeste, avec nœud papillon noir et non pas blanc, ce qui avait pour résultat que tout le monde se ressemblait. Sauf, bien entendu, certains Anglais qui s'obstinaient à porter un pantalon gris avec un veston noir ou bleu nuit. Ce style était connu sous le nom d'"Oxford Grey".

Sans doute était-ce ainsi qu'Albie et lui avaient fait connaissance. Aucun d'eux ne portait le smoking, chacun avait poussé l'effort bien plus loin que cela. Et ils n'avaient pas tardé à échanger des tuyaux à propos des tailleurs de la ville.

Le reste avait découlé tout naturellement, une fois de plus. Albie était populaire parmi la colonie des étudiants anglais et invitait plus souvent que les autres à terminer la soirée chez lui. Il avait ce qu'il fallait pour se le permettre, car il disposait d'un grand appartement dans le centre de la ville, avec *butler* et gouvernante. Mais ce n'était pas inhabituel parmi les étudiants anglais, qui semblaient tous issus de familles riches. Et, à ce qu'ils laissaient entendre, c'était ainsi que se passaient les études, à Oxford et à Cambridge. Cela paraissait tout à fait naturel et, face aux moyens des étudiants allemands et autres, le luxe anglais faisait l'effet de quelque chose de caractéristique de cette nation et d'évident pour les citoyens de l'empire le plus vaste et le plus riche au monde. Leurs fêtes étaient soit fastueuses et bruyantes, soit, comme le plus souvent chez Albie, plus calmes et philosophiques. On y buvait bien, aussi, mais plus lentement. De temps en temps on écoutait de la musique sur gramophone, jusque tard dans la nuit, ou on lisait à voix haute de la poésie, allemande aussi bien qu'anglaise.

C'était une forme agréable de sociabilité et Albie était un hôte d'une générosité magnifique. De plus, cela procurait des exercices gratuits dans le maniement de la langue anglaise que, sinon, on ne pratiquait que par le bais du petit nombre d'ouvrages dont la lecture était imposée et qui étaient en fait rédigés en américain. Mais lire l'anglais était une chose, le comprendre oralement et le parler en était une autre.

À la différence de ses amis, Albie avait la particularité de parler un très bel allemand, qui n'était pas du saxon mais une autre variété, presque parfaite, de cette langue. Il affirmait d'ailleurs pouvoir passer pour un Allemand partout où il se rendait dans le pays, mais sans aller jusqu'à expliquer d'où lui venait ce talent, et niait être en partie de sang allemand.

L'excellent allemand d'Albie prenait toute sa valeur lorsque les autres étaient rentrés chez eux en titubant et qu'il ne restait plus qu'eux deux. Ces moments étaient d'ailleurs de plus en plus fréquents et, parfois, les autres invités s'éclipsaient à une heure précoce de la soirée, comme s'ils avaient compris sans qu'on leur ait rien dit.

Ils prirent alors l'habitude de veiller un peu trop, eu égard aux cours du lendemain, pour parler – presque au sens littéral – de tout

ce qui peut exister entre le ciel et la terre, à savoir de la Norvège et de l'Angleterre, de Bach et de Mozart, de la percée des impressionnistes, de la vision romantique que Wagner avait des Vikings par rapport à la réalité bien plus âpre de l'époque, du socialisme et du droit de vote des femmes, du refus de l'Allemagne de se lancer dans la compétition coloniale et, en contrepartie, des efforts peut-être un peu exagérés des Anglais en la matière, du clair-obscur hollandais comparé à la gamme très claire des couleurs de la peinture française moderne, car qui ne voudrait avoir un Vermeer sur le mur, chez lui, surtout quand on pensait au nombre d'œuvres d'art françaises modernes qu'on pouvait obtenir pour le même prix (avec une copie du vieil Hollandais par-dessus le marché).

Dans ces moments d'intimité, le monde était d'une beauté douloureuse, comme certains passages de la *Symphonie pathétique* de Tchaïkovski. Ce qui les incitait parfois à de longues comparaisons entre la méthode mathématique que Bach utilisait pour créer de la beauté et celle de Tchaïkovski, basée sur le sentiment.

Avec Albie, l'existence revêtait d'autres dimensions et était plus riche, et ce sentiment se faisait de plus en plus puissant en lui chaque fois qu'il pensait à ce qu'aurait été sa vie s'il était resté apprenti cordelier à Bergen, au fond d'une cour qui masquait à sa vue quatre-vingt-dix pour cent du monde. Il avait parfois l'impression d'un excès de pression à l'intérieur de son corps, un peu comme un pneu qu'on aurait gonflé au-delà du raisonnable et qui serait sur le point d'éclater. Parfois, c'était plutôt une fièvre qu'il ne parvenait pas à qualifier, pour commencer, qui n'était ni sublime ni avilissante. Il ne comprenait pas la signification secrète, et pour certains honteuse, de sentiments aussi envahissants.

La première fois qu'Albie l'embrassa sur la bouche, prudemment et tendrement, pour prendre congé, il rentra chez lui dans un état voisin de l'ivresse, dans le rouge du lever du soleil, en faisant un détour pour longer les berges de l'Elbe et chantant ce qui lui passait par la tête, surtout du Schubert. Les sentiments l'emportaient totalement sur la raison, en lui, à ce moment. Il ne comprenait pas qu'il se trouvait à l'un des carrefours de son existence, cela ne lui effleurait même pas l'esprit.

*

Comme toujours, Albie avait mauvaise conscience. Il y avait trop de choses qu'il n'avait pas dites à Sverre. Il n'avait même pas fait allusion à la catastrophe qui l'avait obligé à quitter l'Angleterre pour mener – ou du moins tenter de mener – une existence nouvelle en Allemagne. Il ne lui avait rien dit non plus de ses excès passés – euphémisme parmi d'autres destinés à dorer la pilule – ni de cette insouciante vie de bohème qu'il avait menée parmi les dandies et esthètes de Londres – pour continuer sur le mode de l'euphémisme.

On aurait dit qu'en se comportant avec autant de discrétion, dès le début, il avait cherché à protéger Sverre ou, plus exactement, l'intimité de leurs rapports. Ce dernier était un être pur, immaculé, une sorte de saint incarnant à la perfection l'innocence rurale. Il n'y avait rien en lui d'efféminé ni de décadent. Sverre était un Viking, puissant comme une statue du département des antiquités grecques du British Museum. Dans ses yeux bleus, il y avait du sel marin et des filets de pêche, bien qu'il fût en même temps ingénieur de l'une des meilleures universités techniques au monde et eût une âme d'artiste encline au rêve. Tout cela ne l'empêchait pas d'être l'homme le mieux habillé de Dresde, en plus. C'était un véritable conte de fées et c'était, bien entendu, irrésistible.

Dès le début, il avait pris garde à ne pas effrayer Sverre en lui laissant entendre qu'il y avait eu d'autres hommes dans sa vie, et, plus cela allait, plus ce mensonge prenait de l'importance et devenait difficile à avouer.

Il aurait pourtant été possible d'aborder la chose par le bon côté. Car il y avait des moments où cela procurait un merveilleux sentiment de liberté que d'être un dandy parmi d'autres dans le cercle des intimes d'Oscar Wilde. Comme la fois où ils avaient fait exprès d'arriver en retard, tous en chœur, un œillet vert à la boutonnière, à la première de *L'Éventail de Lady Windermere*. Ce soir-là, la salle entière, qui rassemblait tout ce qui comptait à Londres, avait fait un triomphe à Oscar. Surtout lorsqu'il avait pris la parole du haut de la scène, après la représentation, pour féliciter le public de son goût et de son jugement littéraire,

puisque chacune des personnes présentes semblait apprécier la pièce autant que lui-même. Si George Bernard Shaw s'était lancé dans ce genre de discours, cela aurait fait scandale. Mais Oscar, lui, était nimbé d'une aura céleste dans laquelle l'amour constituait un cocon protecteur et donnait le sentiment, non seulement à lui-même mais à tous ceux qui l'entouraient, qu'il était le prince de Londres et, partant, invulnérable.

Mais, un an plus tard, Oscar Wilde se retrouvait aux fers, derrière les murs de la prison de Reading, condamné à deux ans de travaux forcés pour s'être adonné à "l'amour qui n'ose pas dire son nom" et à ce que la loi qualifiait d'*actes particulièrement indécents*. Mais cette catastrophe était imprévisible, lors de la soirée au St James's Theatre.

La condamnation avait fait exploser le scandale dans toute son ampleur et permis à la haine contre tout ce qu'il était censé représenter de s'étaler dans la presse, et cela avait marqué la fin du bon temps de façon si brusque qu'il semblait irréaliste de tenter de se le remémorer. D'un seul coup, il était devenu dangereux de se présenter dans l'un des restaurants de la ville en veste de velours et avec un œillet vert à la boutonnière. La simple absence de toute pilosité sur le visage pouvait même éveiller les soupçons – souvent justifiés – de l'entourage. Il aurait été extrêmement mal avisé, aussi, de se répandre en propos louangeurs sur l'art ou la littérature français, comportement facilement assimilé à la haute trahison.

C'était le *Daily Telegraph* qui avait, le plus sérieusement du monde, lancé cette explication politique. On pouvait y lire que tout cela trouvait son origine dans une manœuvre particulièrement satanique des Français, qui tentaient d'introduire subrepticement ce genre de mœurs innommables dans le pays afin de saper à brève échéance le moral de la jeunesse anglaise et d'exterminer ainsi, à plus long terme, la race anglaise tout entière. C'était une nouvelle forme de guerre, particulièrement lâche et sournoise, de la part de l'ennemi héréditaire. Conclusion : Oscar Wilde et ses acolytes étaient des traîtres à l'Angleterre et à l'Empire britannique.

La postérité pourrait peut-être se permettre de faire des gorges chaudes de ces élucubrations. Mais, pour celui qui devait affronter

la haine de près, la panique rôdait. Albie, lui, en fit des cauchemars pendant des années.

Au plus fort du scandale, il quitta Londres pour le Wiltshire et vit son père pour la première fois depuis huit mois.

Il trouva celui-ci dans le petit bureau, près de la bibliothèque, plongé dans ses comptes ou autres trivialités de ce genre. Il s'attendait à un accueil assez rude, à ce que son père le sermonne d'importance et le menace de diverses formes de châtiment, ne serait-ce que de lui couper les vivres. Mais rien de tout cela ne se produisit.

Son père leva paisiblement les yeux, le salua d'un signe de tête, comme s'ils s'étaient vus quelques heures auparavant, et examina sa tenue sans faire le moindre commentaire sur celle-ci, se contentant d'esquisser un sourire.

"Content de te voir, dit-il. Je te propose de faire une petite promenade, tous les deux, pour parler de tout cela. Je n'en ai que pour quelques instants à terminer ce que je fais, tu n'as qu'à en profiter pour te changer."

Et il se replongea aussitôt dans ses papiers. Albie n'eut d'autre solution que de monter dans sa chambre et passer une tenue plus appropriée : chaussures basses ordinaires, culotte de golf, veste de tweed et casquette. En dix minutes, le dandy était devenu une sorte de gentleman-farmer et il remisa au fond de sa penderie sa veste de velours mauve, son manteau blanc et son chapeau.

Peu après, ils arpentaient tous deux les allées du parc. Son père affichait un calme olympien et ne disait toujours rien. C'était une journée de grisaille et de crachin.

Tout d'abord, finit par dire son père, la situation faisait beaucoup penser aux persécutions contre les huguenots, en France, au XVIIe siècle. L'opinion était à peu près aussi déchaînée. Il était certes exact que Lord Alfred Douglas – qu'Oscar Wilde n'appelait jamais autrement que par son petit nom de Bossie – avait échappé à la prison et au déshonneur. Mais cela avait aussi été le cas de ses chers cousins, Henry James Fitzroy et Lord Arthur Somerset, quelques années auparavant. C'était une affaire bien désagréable que ce scandale dit de Cleveland Street. Quoi qu'il en soit, la justice, cette fois-là, s'était contentée de châtier quelques propriétaires de bordels et clients de bas étage. On n'allait tout de même pas chercher des noises au fils du prince de Galles. Mais,

encore une fois, les chers cousins en avaient été quittes pour la peur, eux aussi. Or, il y avait maintenant des raisons de craindre que ces temps heureux – pour ainsi dire – soient irrémédiablement révolus et on pouvait redouter sérieusement une période de persécutions sans bornes. Sous cet angle, quelques années d'études à l'étranger ne pourraient qu'entraîner un changement pour le mieux dans son existence.

Jusque-là, Albie n'avait rien eu à objecter ni à ajouter. Le tableau que son père avait brossé de la situation était aussi sobre qu'exact.

Ils marchèrent en silence, côte à côte, pendant un moment, comme deux gentlemen en promenade qui, à distance, semblaient ne tenir rien d'autre que le genre de propos qui convenaient à des gentlemen et donc parler du temps qu'il faisait, de cricket et de faisans, et donnaient vraiment l'impression de n'avoir rien d'autre à se dire. La cause était manifestement entendue et Albie avait déjà commencé à imaginer l'existence qu'il allait mener à Paris. Son père le prit donc totalement par surprise en ajoutant, avec un calme toujours aussi imperturbable, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps, justement :

"Je propose que tu poursuives tes études dans le domaine de la mécanique."

Point à la ligne. Pendant quelques secondes, Albie crut que c'était là un parfait exemple d'humour anglais, à forte coloration ironique, mais il finit par comprendre que ce n'était nullement le cas et eut alors l'impression de recevoir un coup de couteau dans le dos.

La mécanique ? Le genre de chose d'une horrible banalité qui était bonne pour les cochers, les forgerons et les employés de bureau les plus modestes de Londres ? C'était triste à mourir et tellement humiliant !

Par la suite, il fut incapable de se rappeler comment il avait présenté ses objections, mais sans doute les mots s'étaient-ils quelque peu bousculés dans sa bouche. Son père s'était contenté de sourire. Il avait certainement bien médité sur la façon dont il allait présenter à son fils cette proposition extrêmement prosaïque et s'était bien préparé à ses objections.

Le XXe siècle, commença-t-il par dire, serait le siècle de la technique et des machines. Celles-ci n'allaient pas seulement

révolutionner le travail de la terre, mais aussi les communications et la production industrielle. Et les premiers à s'en aviser pourraient non seulement amasser une belle fortune personnelle mais aussi rendre un fier service à l'humanité.

Appliquons maintenant ce raisonnement au cas particulier d'Albie. Celui-ci avait beau se comporter en parfait bohème, tant du point de vue vestimentaire que des propos qu'il tenait, et s'obstiner à déclarer que la littérature était la seule occupation digne de ce nom, il n'en était pas moins – sans aucun doute et même s'il fallait ajouter : hélas – surtout doué pour les mathématiques. Il n'y avait pas de honte à cela et les bulletins de notes qu'il avait rapportés d'Eton étaient très clairs à ce sujet.

Cela lui avait d'ailleurs déjà rapporté quelques belles petites sommes. N'avait-il pas, ces deux dernières années, rédigé un certain nombre de devoirs de mathématiques, non seulement pour ses camarades de classe mais aussi pour des disciples plus âgés, voire des préfets de discipline ? Et cela en l'espace de cinq minutes et non de la soixantaine qu'il leur aurait fallu à eux ? Et ce talent fort peu recherché ne lui avait-il pas valu de jouir de la meilleure situation financière possible dans une école où les règles sur l'assistance économique familiale étaient extrêmement rigoureuses ? N'était-ce pas là un véritable appel du pied de la part de l'avenir ?

Le choix était donc simple : ou bien trimer sur ce que l'on aimait mais en quoi on n'excellait nullement, à savoir, dans son cas, la poésie et la littérature. Ou bien se consacrer à ce pour quoi on disposait de réelles capacités et y prendre goût avec le temps.

Leur promenade se poursuivit en silence pendant un long moment. Ils avaient fini par descendre jusqu'au cours d'eau enjambé par un pont que la crue de printemps avait emporté, et il était temps de faire demi-tour.

Albie se sentit pris au piège de la logique paternelle. Celui-ci n'avait d'ailleurs même pas évoqué le fait qu'il était fils unique et qu'une responsabilité particulière pesait donc sur ses épaules. Même en mettant cela à part, il se sentait irrémédiablement acculé. Il savait parfaitement ce qu'il voulait faire de sa vie. Mais la logique le poussait hélas dans une tout autre direction.

"Eh bien, dit-il, va pour la mécanique.

— Parfait, répondit son père. Je crois que tu n'auras pas à regretter cette décision, ni pour toi ni pour la famille, voire pour l'Angleterre. Eh bien, il ne reste plus qu'à régler la question pratique de l'endroit où acquérir ces connaissances. Dans le domaine des sciences de la nature, Cambridge ne manque pas d'atouts, comme chacun sait. Mais retourner à Trinity College ne te permettrait sûrement pas de prendre le tournant que nous envisageons pour toi."

Encore un de ces merveilleux *understatements* à l'anglaise doucement ironiques. Après l'existence fort peu conventionnelle qu'il avait menée à Cambridge et ses nombreuses absences irrégulières, Albie en avait été exclu pour le restant de l'année universitaire. Il était donc assez mal placé pour se défendre.

"Oui, je sais, Père, fut-il obligé d'admettre. Il convient que je change de mode de vie. Pourquoi pas à l'étranger, alors ?

— En effet. Mais il reste à préciser où, exactement.

— En France !

— C'est bien ce que je craignais de ta part…"

La haine que nourrissait son père envers la France n'avait absolument rien à voir avec cette affreuse répulsion francophobe à laquelle on donnait libre cours dans les colonnes du *Daily Telegraph* et autres publications londoniennes. Il en allait bien autrement, à ses yeux. La contribution de la France à la civilisation mondiale relevait du domaine esthétique : littérature, arts plastiques et, dans une certaine mesure, musique moderne. Mais la France était surtout et avant tout la bête fauve de l'Europe. C'était une nation belliqueuse et sanguinaire presque jusqu'à la folie et il en était ainsi depuis l'époque de Louis XIV. Napoléon n'avait bien sûr rien arrangé et, pour la mettre à la raison, il avait fallu que l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, la Russie et son célèbre hiver, et jusqu'à la petite Suède, conjuguent leurs forces. La prochaine guerre que l'Angleterre aurait à mener serait sans nul doute dirigée contre la France, comme d'habitude. Il y avait donc eu de bonnes raisons pour qu'Albie et ses sœurs soient élevés par des gouvernantes allemandes et non pas françaises – à la différence de ce qui se passait encore pour certains de leurs cousins, hélas, continua à se lamenter son père.

L'Allemagne, au contraire, était le symbole d'une ère de paix qui se levait sur l'Europe, et il était bien placé pour le savoir puisque

l'historien Frederic William Maitland avait été son condisciple à Eton. Ils avaient exactement le même âge et s'étaient ensuite suivis à Cambridge, où il était lui-même entré – comme Albie – en vertu des droits que sa famille y avait acquis, alors que Maitland ne l'avait dû qu'à des dons exceptionnels qui lui avaient valu une bourse d'études.

Maitland et son père avaient occupé des chambres contiguës, à Trinity, au cours des premières années. Ils avaient à la fois fait la fête ensemble et… enfin, bref. En plus de cela, ils avaient eu d'interminables discussions sur l'avenir de l'Europe.

Maitland avait toujours présenté l'Allemagne comme l'idéal de l'Europe, même si ce pays était peuplé de doux rêveurs qui avaient tendance à s'entourer de nuages de tabac et de belle musique. C'était vraisemblablement la nation la plus pacifique du continent. Comme le prouvaient les cinq derniers siècles d'histoire de la guerre. C'étaient les Français qui avaient contraint l'Allemagne au conflit armé, en 1870-1871, tout simplement parce que, fidèles à leur habitude, ils désiraient mettre la main sur de nouveaux territoires et pensaient que l'État le plus jeune du continent serait une proie facile. Il n'était donc pas étonnant que le monde entier ait pris fait et cause pour l'Allemagne, au cours de cette guerre à laquelle elle avait été acculée. Quel bonheur qu'elle en soit sortie victorieuse ! Et, dès lors, elle avait vécu dans la plus parfaite harmonie avec ses voisins.

Et, même s'il était difficile de prédire l'avenir, une chose était incontestable : l'Angleterre n'allait pas tarder à entrer de nouveau en conflit avec la France, sûrement à propos de ce qui s'était passé dans le sud du Soudan et ailleurs en Afrique. Alors qu'elle n'entrerait jamais en guerre avec l'Allemagne.

"Alors, si jamais tu te demandes pourquoi tu parles parfaitement allemand mais français de façon déplorable, tu connais dès maintenant la réponse !" dit son père pour conclure cet éloge passionné du premier pays de l'Europe en matière de paix, de beaux-arts mais aussi de technique, au cours de ces dernières années.

Son père l'avait de nouveau enfermé dans une impasse qui ne lui laissait qu'une seule issue possible. Partir étudier dans un pays avec lequel on ne manquerait pas, dans un proche avenir, d'être à nouveau en guerre serait naturellement assez stupide. Et, dès

lors, il ne restait plus que l'Allemagne. Albie en était désormais convaincu et ne regrettait pas la perte de mois ou d'années d'insouciance à Paris. En effet, il n'ignorait pas que, s'il s'inscrivait à la Sorbonne, son ardeur studieuse déjà peu développée ne manquerait pas de s'évanouir totalement sous la pression des plaisirs réels ou supposés. Ce n'était pas pour rien que Paris était la ville préférée d'Oscar Wilde en Europe.

Il ne lui restait plus qu'à signer l'acte de capitulation.

"Et où en Europe avez-vous pensé m'envoyer étudier les machines, Père ? demanda-t-il prudemment.

— À Dresde. C'est là qu'on peut se procurer – à mon humble avis, mais je ne suis pas le seul à le penser, quoi qu'on puisse en dire à Cambridge – la meilleure formation au monde en matière technique. *Gute Reise, mein lieber Sohn!*"

C'est ainsi que son père l'avait jeté dans les bras de Sverre, avec une facilité et une légèreté dont ni l'un ni l'autre n'avait certes la moindre idée sur le moment, car ils auraient été bien incapables d'imaginer un tel caprice du destin.

Au bout d'une semaine à Dresde, il s'était déjà procuré un abonnement à l'opéra Semper, où il allait rencontrer maints frères en esprit, mais aussi Sverre. Après les représentations, les plus enthousiastes d'entre eux se retrouvaient au sein de l'association musicale pour en parler, les critiquer et – au besoin, mais c'était presque toujours le cas – aller boire un verre ensemble pour mieux mener à bien leurs discussions.

Ce qu'il avait remarqué en premier chez Sverre, à distance et au milieu de la foule, c'était la façon dont il était habillé et ses chaussures façonnées à la main. Mais il avait fallu quelque temps avant qu'ils ne se retrouvent de façon tout à fait naturelle dans le même petit groupe qui se rendait en ville.

Depuis lors, ou plutôt dès cet instant, car il y avait bien eu un instant précis où ils s'étaient vraiment vus pour la première fois, Sverre ne l'avait plus quitté, même si c'était surtout en imagination, au début. Et depuis cela, un donjon de mensonges, certes entouré des plus beaux rosiers, n'avait cessé de s'élever autour d'eux.

S'il ne s'agissait pas toujours de mensonges au sens strict du terme, c'était au moins des cachotteries et des non-dits, ce qui revient à peu près au même. Pour sa part, il savait tout sur la vie

de Sverre, sur la petite ville de Bergen, sur son île escarpée et sauvage, sur les bateaux de pêche, sur la fureur des tempêtes et sur la mort tragique de ce père et de cet oncle qui laissaient derrière eux six orphelins, sur la période d'apprentissage à la corderie.

Bref, il savait tout sur Sverre. Mais que savait celui-ci de lui ? Qu'il était une sorte d'éleveur de moutons, quelque part dans la campagne anglaise ?

Il leur avait été impossible de s'inviter mutuellement chez eux au cours des grandes vacances, à cause des convictions religieuses de la mère de Sverre, qui avait des idées très arrêtées en matière de péché et en particulier sur ce qui distinguait ceux qui étaient pardonnables de ceux qui vous vouaient à la damnation éternelle. Quant à son fou de vélo de frère aîné, il était manifestement aussi carré et réactionnaire qu'intolérant.

Dans un tel milieu, la moindre imprudence, le moindre geste un tant soit peu tendre n'aurait pas manqué de les trahir et Sverre en avait manifestement très peur. Cela lui avait servi d'excuse.

Dans l'autre sens, le prétexte invoqué par Albie avait été beaucoup plus vague. Il était exact que son père aurait sans doute froncé les sourcils, mais guère plus, et n'aurait probablement pas pipé mot, s'il avait invité chez lui un jeune Norvégien qui était son camarade d'études à Dresde mais aussi bien plus que cela, manifestement.

Or, ce père était l'exact opposé de la mère de Sverre. Toute sa vie, il s'était montré compréhensif envers les excès de conduite auxquels se livraient les jeunes gens avant de se calmer et de fonder une famille comme le voulaient les convenances. Ils avaient même évoqué la chose avec franchise avant le départ d'Albie pour Dresde. Comme tous les autres membres de la famille, son père était allé à Eton et avait fait à peu près les mêmes expériences que les autres en matière de promiscuité masculine. Il en allait de même à Trinity College. Et c'était presque avec des regrets dans la voix qu'il avait expliqué que son *Sturm und Drang*, comme il disait lui-même, avait connu une fin assez précipitée du fait que son père avait été arraché prématurément à l'affection des siens. Il n'avait dès lors eu d'autre solution que de faire son devoir et de s'incliner devant une sorte de loi naturelle : se marier, avec un riche parti de préférence, avoir au moins un fils et éventuellement d'autres en réserve. Fin des jours heureux.

Le père d'Albie avait réussi dans deux de ces entreprises : faire un riche mariage et avoir un fils. En revanche, il n'avait pu avoir de fils en réserve, seulement des filles : Alberta, Margrete et Penelope.

Revenir dans la famille avec un petit ami au lieu d'une future fiancée, comme tout le monde l'espérait, aurait fait mauvais effet. Ce n'aurait pas été une catastrophe, mais assez mal vu. Peut-être était-ce donc par pure lâcheté qu'il avait fait siens les scrupules de Sverre, sans peut-être le dire carrément, mais en faisant semblant de se trouver dans le même mauvais pas que lui.

Bien entendu, il était allé seul à l'enterrement de son père. Si son grand-père n'était pas mort prématurément – au cours de la guerre des Boers – on aurait pu craindre que ce ne soit un trait de famille. Le père d'Albie était en effet mort d'un cancer à l'estomac qui avait évolué très rapidement, vers la fin.

Le gros de sa peine s'était effacé en l'espace d'environ un an, mais il sentait que les plaies resteraient vives pour la fin de sa vie. Ce qu'il regrettait le plus, c'était que son père et lui aient commencé à être proches l'un de l'autre seulement après la crise qui avait suivi la condamnation d'Oscar Wilde. Avant son départ en exil pour l'Allemagne, il n'aurait jamais imaginé que son père puisse avoir une culture artistique et s'intéresser à la littérature, et encore moins posséder les mêmes dispositions que lui.

Ce n'est que trop tardivement qu'il avait appris à voir en son père quelqu'un d'autre qu'un gentleman-farmer qui tenait des propos aussi monotones et indigents que ceux de son espèce. Trop tardivement, aussi, il avait compris que, lorsque son père se penchait sur sa table de travail, l'après-midi, c'était peut-être autant pour lire *Faust* que pour prendre connaissance de ses factures et du bilan de ses récoltes. Son père regrettait-il d'avoir passé aussi peu de temps à être libre et nourrir des rêves de liberté parmi de brillants jeunes hommes habités par les mêmes ambitions ? Probablement. Mais il ne le saurait jamais.

Et voilà qu'il se retrouvait dans la même situation. Telles que les choses se présentaient, il lui fallait se marier et s'arranger pour avoir un fils, voire un second en réserve. Dans le cas contraire – et s'il mourrait accidentellement ou prématurément, pour une raison ou pour une autre –, sa mère et ses sœurs seraient dans l'obligation de quitter le foyer pour partir Dieu seul savait où, tandis

qu'un vague cousin viendrait prendre leur place. C'était une sorte de loi naturelle, cela aussi, et il était impossible d'y changer quoi que ce soit ou de trouver un arrangement quelconque avec elle.

Et puis, il y avait un autre sujet sur lequel il était resté dans le vague, vis-à-vis de Sverre. Ou, pour être plus près de la vérité, il lui avait dissimulé un autre fait qu'il n'allait pas tarder à devoir lui révéler.

Or, l'instant de vérité se rapprochait aussi rapidement que la gare de Salisbury et donc à la vitesse affreuse de quarante miles à l'heure. Il n'avait plus espoir qu'en deux choses.

Avant de quitter l'Angleterre par un matin d'orage, cinq ans auparavant, il avait mis par écrit la confession la plus honnête qu'il ait jamais rédigée. C'était juste avant les poursuites contre Oscar Wilde. À cette époque, il se voyait sous les traits d'un artiste attiré par le même romantisme que les autres jeunes gens de l'entourage d'Oscar et encouragé également par celui-ci dans cette disposition. Il avait écrit ce texte avec le sang de son âme, avec l'honnêteté et la totale absence de scrupules qu'exigeait l'art, selon Oscar.

Il en était résulté une cinquantaine de feuillets qui ne portaient pas seulement sur les procès, la vie de bohème et l'heureuse époque d'avant la catastrophe, mais aussi sur sa vie telle qu'elle se présentait à l'époque. Bref, ce qu'il avait ainsi couché par écrit, c'était tout ce qu'il avait caché à Sverre pendant quatre ans.

Quelques jours après leur arrivée à la maison, il sortirait ce texte du coffre-fort et le lui donnerait. Peu importaient les conséquences. Mais, s'ils devaient entamer ensemble une existence nouvelle, l'honnêteté la plus totale devait, à partir de maintenant, être une condition *sine qua non*.

Le nouveau bâtiment les attendait. Cela devrait pouvoir convaincre Sverre qu'il préparait leur existence commune avec le plus grand sérieux. C'était tout ou rien et il aurait bientôt la réponse. C'était effrayant de se le dire mais, en même temps et fort curieusement, cela lui faisait aussi l'effet d'un soulagement.

*

Par la suite, Sverre devait reconnaître qu'un minimum de perspicacité et, plus désagréable encore, de faculté de déduction lui

auraient permis d'éviter d'être pris totalement au dépourvu. Il aurait par exemple dû s'apercevoir très vite que ce n'était manifestement pas des cochers tout à fait comme les autres qui les attendaient à Londres et à la gare plutôt mal ordonnée des South Western Railways, à Salisbury. De même, il avait considéré que c'était une charmante particularité de la campagne anglaise que de pouvoir y laisser dix-neuf bagages sans la moindre surveillance ni d'avoir à s'en soucier le moins du monde : les gens y étaient manifestement d'une telle honnêteté que nul n'aurait l'idée de se servir parmi ces valises et ces malles qui avaient pourtant l'air de contenir des objets de valeur. Ses connaissances en matière d'héraldique étaient certes réduites à la plus simple expression, mais il aurait quand même dû se rendre compte que les armes qui figuraient sur les portes de leur fiacre n'étaient pas celles de la cité, comme c'était le cas à Dresde. Mais il n'avait rien saisi de tout ce dont il aurait dû s'aviser dès le moment de son arrivée à Salisbury.

Peut-être son imagination était-elle trop sollicitée pour cela. Il s'était ainsi forgé à l'avance une image, qui avait la netteté d'une photographie, de ce que serait la maison d'Albie. Ce serait une belle ferme située sur une colline, entourée de prairies verdoyantes en pente douce, un bâtiment en longueur un peu à la mode nordique ancienne, avec des murs de pierre à chaux, quelques granges et dépendances et une centaine de moutons à la pâture. Bref, une ferme respirant une certaine aisance mais pas le moindre luxe.

Leur voiture ne tarda pas à se retrouver au milieu de la campagne, par une belle journée d'été presque totalement dépourvue de nuages et sous une chaleur surprenante, surtout eu égard aux éternelles jérémiades des Anglais sur les conditions météorologiques qui règnent chez eux.

Albie avait d'abord fait joyeusement la conversation avec le cocher, dans une sorte de dialecte dont Sverre ne comprit pas un traître mot. Mais il ne tarda pas à se taire et parut se plonger dans ses pensées.

Ils passèrent devant au moins trois fermes correspondant assez bien à l'idée que Sverre s'était faite de la région et traversèrent divers villages extrêmement pittoresques, avec leurs maisons en pierre, leurs rosiers et leurs toits de chaume. L'Angleterre était bel et bien comme on la décrivait.

“C’est encore loin ? finit par demander Sverre après un long moment de silence qui commençait à lui paraître bien inhabituel.

— Non, moins de vingt minutes, répondit Albie. Je te réserve une surprise qui a trait à notre travail, je crois qu’elle te fera plaisir.”

Sverre ne sut quoi répondre. Pour que ce soit une surprise, il fallait qu’il ignore de quoi il s’agissait. Et puis Albie avait adopté pour la lui annoncer un ton bizarre, bien différent de celui qu’il prenait en général.

Ils venaient de laisser derrière eux un village qui semblait entouré d’un mur de briques de trois mètres de haut. Pour en sortir, ils avaient dû franchir une très grande grille près de laquelle se nichait une petite maison de gardien, un peu comme celles où l’on acquitte l’octroi. Mais ses occupants avaient ouvert la grille à leur passage, avec force courbettes et sans faire mine de demander qu’ils leur versent un droit quelconque ni qu’ils leur montrent des documents de voyage. Et ils se retrouvèrent de nouveau dans la campagne.

Ils passèrent le long d’étangs sur lesquels nageaient des canards et des cygnes, puis s’enfoncèrent dans une forêt de chênes peu touffue dominée par de majestueux arbres centenaires parmi lesquels se mouvaient de grands troupeaux de cerfs. Non pas du genre de ceux que Sverre connaissait pour en avoir vu dans l’Ouest de son pays et en Saxe, mais plus petits, à la robe plus claire et tachetée, et absolument pas farouches ou, en tout cas, nullement effrayés de voir des voitures à cheval passer si près d’eux.

“Quel genre d’animal est-ce là ? demanda-t-il. Je n’en ai encore jamais vu de semblables.

— Ce sont des daims, ils sont très nombreux par ici”, répondit Albie.

La conversation s’arrêta là, cette fois encore. Albie paraissait toujours curieusement tendu. Ce n’est qu’à ce moment que Sverre commença à comprendre que la grille qu’ils venaient de franchir ne marquait peut-être pas la sortie, mais l’entrée de quelque chose.

De la petite route en terre battue qui zigzaguait entre les chênes, il entrevit un grand bâtiment, sorte d’hôpital, de caserne ou d’autre institution de ce genre qui lui parut fort déplacé en pareil lieu. Mais toujours pas la moindre ferme aux murs blancs en haut d’une colline.

Lorsque, un peu plus tard, ils approchèrent de la bâtisse, Sverre comprit que c'était là que s'arrêtait la route, dans une vaste cour qui donnait accès à un large escalier de pierre et à un portail monumental. Des gens avaient commencé à s'aligner sur les marches inférieures.

Albie prit sa respiration et sembla fermer les yeux sous le coup de l'effort qu'il devait déployer, avant de donner ses instructions à Sverre.

"Nous allons procéder de la droite vers la gauche. Je commencerai par saluer, puis je te présenterai. Ma mère, mes sœurs et ma grand-mère, tu leur feras le baisemain, les autres, tu leur serreras simplement la main."

Sverre était comme pétrifié. Impossible de se méprendre, cette fois, les instructions d'Albie étaient sans ambiguïté. Ils étaient dans un château et étaient accueillis par une sorte de famille princière, sur les marches d'un escalier d'apparat, alors qu'il ne s'attendait à rien de ce genre. Le titre de "lord" dont se parait Albie n'avait pas grande signification, pour lui. Dans son esprit entièrement germanisé, il ne se différenciait guère de ceux de *Freiherr* ou *Baron*, fort en usage parmi leurs camarades d'études à Dresde.

Le cocher vint se ranger devant la petite assemblée et deux jeunes gens en uniforme bleu clair se précipitèrent pour ouvrir les portes du véhicule, chacun de son côté, avant de déplier le repose-pieds et de se figer en une sorte de garde-à-vous.

Toutes les idées que Sverre s'étaient faites sur le beau petit tableau campagnard qui l'attendait s'effondrèrent en l'espace d'un instant et il avait maintenant la bouche sèche, craignant d'être incapable de dire un seul mot, que ce soit en anglais ou en allemand. Il parvint cependant à poser rapidement une question capitale.

"Comment dois-je m'adresser à ces dames ?"

Albie, qui était déjà en train de descendre de voiture, se retourna rapidement, sans plus donner le moindre signe de nervosité et souriant au contraire de toutes ses dents comme si c'était précisément cela, sa grande surprise.

"Votre Grâce aux plus âgées, milady aux plus jeunes. Fais comme moi, mon chéri, et tout se passera bien !"

D'un bond gracieux, il se laissa tomber sur le sol et se dirigea, les bras grands ouverts, vers les femmes portant les plus belles

tenues, au premier rang de ceux qui l'attendaient, suivi de près par Sverre. Albie serra sa mère sur son cœur, l'embrassa sur la joue et répondit rapidement aux questions qu'elle lui posa sur leur voyage. Puis la procédure s'engagea.

"Ma chère maman, je vous présente l'ingénieur diplômé Sverre Lauritzen, dont je vous ai beaucoup parlé et dont je vais faire mon associé. Sverre, voici ma mère : Lady Elizabeth."

Robe de soie plissée, joliment ouverte sur le cou, sorte de faux décolleté en tulle d'un goût très délicat, pendentif qui devait être une aigue-marine, car le bijou était trop gros pour un saphir, eut le temps de noter Sverre, pris de panique, comme s'il lui fallait absolument penser à quelque chose de concret pour ne pas perdre le contact avec la réalité, lorsque cette femme d'un certain âge, plus vraiment belle mais toujours très distinguée, lui tendit sa main droite, qu'il saisit délicatement avec sa gauche pour la porter à ses lèvres et y déposer un semblant de baiser.

Elle eut la bonté de lui souhaiter la bienvenue et il s'efforça de marmonner une réponse. Albie lui présenta ensuite ses sœurs, Lady Margrete, qu'il convenait d'appeler Margie, et Lady Penelope, qui répondait au nom de Pennie. Il leur fit le baisemain, à leur tour, et ils échangèrent quelques mots en allemand. Il suscita des sourires sur leurs lèvres quand il s'efforça de traduire le mot *lady* dans la langue de Goethe et ne trouva rien de mieux que *meine gnädige Frau*, ce qui était manifestement inexact. Puis vint le tour d'une femme plus âgée qui ne pouvait guère être que la grand-mère paternelle d'Albie, Lady Sophy. Ce dernier lui signifia plaisamment de s'adresser à elle sous le nom de Lady Sophy même si tous, dans la famille, se contentaient de l'appeler *Auntie*. Nouveau baisemain, nouvelle incapacité de la part de Sverre de prendre la mesure d'une situation qui commençait à ressembler à un cauchemar dans lequel il devenait subitement sourd et ne parvenait plus qu'à voir remuer la bouche des autres sans comprendre un traître mot de ce qu'ils disaient.

Un homme assez corpulent portant une sorte de jaquette se présenta sous le simple nom de "James". Sverre eut du mal à lui assigner une place dans cette hiérarchie étant donné que, d'un côté, il était près de Lady Elizabeth, mais que, de l'autre, son prénom n'était accompagné d'aucun titre ni d'aucune fonction.

C'était déconcertant. Sverre lui donna donc du "sir", mais s'entendit répondre que "James" suffisait parfaitement. Dans ces conditions, il pouvait se contenter de lui serrer la main.

La personne suivante était une femme qui incarnait une sorte de compromis entre les femmes de la famille, vêtues de façon luxueuse et coûteuse, et les domestiques situés plus bas sur l'échelle sociale. Comme elle lui fut présentée sous le seul nom de "Mrs Stevens", Sverre conclut qu'il pouvait se contenter de lui serrer la main, ainsi qu'à James.

Curieusement, la personne suivante lui fut présentée en allemand, alors qu'il s'agissait d'une certaine Mrs Jones. Mais, de même que les sœurs d'Albie, elle parlait la langue de Goethe et son ami expliqua cela par le fait qu'elle s'appelait jadis Fräulein Gertrude et avait succédé à Fräulein Hilde, qui avait hélas fugué avec l'un des commis aux comptes de la maison, ce qui avait obligé à commettre une entorse à certains principes. C'était pourquoi Fräulein Gertrude était devenue Mrs Jones par mariage avec Henry Jones, premier valet, ce qui l'avait fermement ancrée dans la maison et l'empêchait de nourrir les mêmes projets. Cette étrange présentation entraînant de francs éclats de rire, Sverre conclut qu'elle devait être humoristique et qu'il lui suffisait sans doute, à nouveau, de serrer la main de la personne en question.

Le reste de la procédure, qui fit intervenir une foule de domestiques en livrée noir et blanc, se déroula sur un rythme beaucoup plus soutenu. Après cela, tout le monde rentra dans la maison, les dames d'abord, suivies par Sverre, qui fut gentiment poussé vers l'avant par Albie, lequel avait pris position derrière lui pour lui répéter à l'oreille que, s'il s'en tenait à ce qu'il faisait lui-même, tout irait comme sur des roulettes.

Les domestiques s'éclipsèrent alors dans toutes les directions tandis que la famille se rassemblait dans un petit salon, au rez-de-chaussée, derrière une bibliothèque et un fumoir meublé dans un style que Sverre eut du mal à situer dans l'histoire de l'art, à part le fait qu'il était sûrement très anglais – et absolument pas français – et devait dater du XVIIIe siècle. James servit le thé, des canapés et des scones.

Pour Sverre, tout cela était du domaine du rêve ou du traumatisme, voire les deux à la fois. Il fit de son mieux pour répondre

poliment à toutes sortes de questions sur rien en particulier et s'en tira très bien lorsque c'étaient les sœurs d'Albie qui lui adressaient la parole, car elles tenaient absolument à parler allemand avec lui et leur maîtrise de cette langue était à peu près aussi parfaite que celle de leur frère. La cérémonie du thé dura environ une demi-heure, au bout de laquelle Lady Elizabeth se leva soudain. Albie l'imita aussitôt et Sverre eut la présence d'esprit de se conformer à son exemple. Lady Elizabeth dit alors quelques mots parmi lesquels il identifia ceux de long voyage, de gentlemen fatigués et de dîner de bienvenue à huit heures.

Albie prit Sverre par le bras pour le guider vers la sortie, comme s'il était incapable de se mouvoir par ses propres moyens. Une fois au grand air, le jeune Norvégien retrouva soudain, par une sorte de miracle, la parole dont il semblait avoir été totalement privé ces derniers temps.

"Mon cher Albie, pourquoi donc ne m'as-tu pas parlé de tout cela auparavant ? demanda-t-il en descendant les marches en calcaire rugueux du perron situé devant l'entrée d'honneur.

— Tout d'abord parce que j'avais peur de t'effrayer et, ensuite, parce que, une fois mes appréhensions calmées, j'ai trouvé que cela n'avait guère d'importance et que notre intimité était au-dessus de ces trivialités économiques et sociales. Et, finalement, parce que j'avais honte de ne t'avoir rien dit du tout. Et c'est là que nous en sommes, désormais.

— Cette réponse, tu as dû la tourner bien des fois dans ta bouche.

— En effet, comme tu t'en doutes. À peu près depuis que nous sommes montés à bord du bateau, à Anvers.

— En tout cas, elle est extrêmement bien formulée.

— Merci, mon cher."

Ils se turent, poursuivirent leur promenade dans un parc aux dimensions gigantesques et se dirigèrent vers un bâtiment blanc de deux étages et de forme oblongue dont les murs étaient percés de fenêtres surdimensionnées qui allaient du niveau du sol au sommet de l'étage supérieur. Sans doute était-ce une sorte d'orangerie.

Ils avaient maintenant abattu la première barrière entre eux et avaient commencé par se dire l'essentiel. Mais il restait encore pas mal de choses qui étaient presque aussi importantes. Pourtant, Sverre était encore tellement ému qu'il hésitait à se lancer

plus avant. Albie avait toujours l'air coupable et il ne fallait pas que la conversation tourne à l'interrogatoire. En même temps, la curiosité de Sverre ne cessait de grandir.

"Tu n'ignores pas que je viens de ce qu'on appelle un milieu très simple, dit-il pour amorcer le dialogue.

— En effet, c'est l'une de ces expressions humiliantes dont raffolent les Anglais. Or, à la différence de ce que j'ai fait, tu m'as tout révélé de tes origines. On dit en général que les gens de ton milieu en ont honte, qu'ils font parfois tout ce qu'ils peuvent pour les cacher mais que les gens comme moi s'en aperçoivent très vite. Ce n'est pourtant pas ce qui s'est passé entre nous, c'est même exactement le contraire."

Cette réponse étonna Sverre mais il n'eut pas le temps de poser d'autre question sur le sujet, car ils étaient parvenus sur le seuil de la longue maison blanche. Albie sortit ostensiblement deux clés, dont il donna l'une à Sverre, se servant de l'autre pour ouvrir la porte d'entrée.

"Voici la surprise dont je t'ai parlé", dit-il en pénétrant dans le vestibule.

Le spectacle était stupéfiant. Le hall d'entrée était aussi peu anglais que possible, plutôt allemand, voire hollandais. Les murs étaient blanchis à la chaux, comme dans une église protestante, et décorés de lithographies faisant penser à des plans et à du dessin industriel, entrecoupées de dramatiques peintures à l'huile éveillant les mêmes associations : locomotives fonçant à travers l'espace et immenses transatlantiques. Tout cela sentait bon le frais, la peinture récente et le ménage. Un escalier double en forme de fer à cheval et en chêne clair recouvert de tapis persans de collection menait à l'étage supérieur. La modernité du lieu et la lumière formaient un contraste saisissant avec les ténèbres du vieux château, à une centaine de mètres de là.

Albie ouvrit une porte latérale et pénétra dans une vaste pièce servant à la fois de bibliothèque et de bureau, dans laquelle étaient placées quatre planches à dessin du même genre qu'à Dresde.

"La bibliothèque est bien pourvue, elle contient à peu près toute la littérature technique de notre domaine, c'est-à-dire deux mille six cents volumes", expliqua Albie en traversant la pièce à grands pas pour aller ouvrir une autre porte.